



« Epopée Castelmontoise »

Nouvelle du terroir en 3 parties

Hervé PERTON

Première partie

J'avais pour projet de voyager dans le temps. De nos jours, cela est devenu possible sans difficulté particulière ; choisir le lieu et l'époque n'est d'ailleurs qu'un simple paramétrage technique à la portée de n'importe quelle agence de tourisme temporel.

Mais encore faut-il savoir où aller ! On peut très bien organiser un séjour chez les Incas, un voyage en pleine invasion Wisigothe (forfait tout compris avec épée et bouclier), une escapade dans la Grèce antique de Platon ou une excursion au cœur de l'Empire du Grand Gensis Khan avec Marco Polo en guise de cicérone !

J'ai donc consulté le catalogue des offres d'un des plus célèbres tours opérateurs. Il existe près de deux cents séjours différents et la destination à la mode en ce moment est la préhistoire. Bien que la diversité des séjours sur cette période soit étonnante, je ne comptais pas me rendre à cette époque. Raison personnelle invoquée : je ne voulais aucunement côtoyer des hommes crasseux et malades, couverts de peaux de bête du matin au soir, dévorant de la viande crue à l'entrée d'une caverne humide. Je cherchais un séjour plus simple, plus contemporain et aussi plus « personnalisé ».

La machine temporelle en vogue était le T-860, une sorte de bolide espace-temps tout-terrain. Pour donner un ordre d'idée, il voyageait à raison d'une minute par année remontée. Si j'optais pour la préhistoire (comme le faisait bon nombre de mes conscrits puisque c'était le « must » du moment), j'aurais dû passer au moins sept jours en capsule pour remonter les dix mille ans nécessaires. Même si le voyage était ultra-sécurisé et agrémenté d'une léthargie forcée qui réduisait l'impression de durée, il était hors de question que je consume une semaine de congés rien que pour faire l'aller. Car il y avait une autre contrainte de taille qui s'appliquait à tous : un voyage dans le temps n'était possible qu'une seule fois dans sa vie et pour une durée maximum d'un mois. Question de santé, d'une part (car le risque de mort existait dans ce type de voyage) et d'encombrement temporel, d'autre part. De plus, les escapades étaient répertoriées au niveau mondial, ce qui interdisait tout dédoublement. Il convenait donc de faire un choix utile. Je n'avais pas l'intention d'utiliser la moitié de mon capital-temps pour effectuer le trajet dans une époque où l'homme en était à ses médiocres balbutiements.

En fin de brochure, j'ai remarqué que le voyageur proposait des destinations « à la carte ». Le tarif avait de quoi dissuader si on le comparait aux autres séjours « tendances » à prix cassé, mais cela ne m'importait guère. Je voulais en effet réaliser un saut temporel « à vocation familiale » comme certains les surnommaient ironiquement. Le voyage à vocation familiale ou « généalogique », était une pratique naissante en marge des autres et encore confidentielle, mais qui prenait peu à peu de l'ampleur. Il s'agissait d'organiser un séjour en rapport avec ses propres origines historiques personnelles. En clair, le but était de reprendre racine à une date de son choix pour connaître ses ancêtres. L'idée me plaisait et rassemblait quelques adeptes. Les détracteurs de ces voyages personnels prétextaient qu'il était dangereux psychologiquement de rencontrer son arrière-arrière grand-mère ou un autre bisaïeul, que ça bousculait les repères de l'individu, que c'était contre nature, que ça pouvait rendre dépressif voire complètement fou par la suite. Et patati et patata.

Comme je ne souhaitais pas faire comme tout le monde et me retrouver au milieu d'un site de l'époque Cro-Magnon surpeuplé de touristes, j'ai opté pour la formule la moins usitée. Mon idée était assez précise, et ce, depuis longtemps déjà : j'envisageais un saut dans la région natale de mes ancêtres. D'après le logiciel généalogique qu'avait renseigné mon sixième arrière-grand-père et qui fonctionnait encore sur un vieil ordinateur que j'avais conservé à cette fin, je savais que tous les membres de ma famille étaient nés dans un petit village d'une zone géographique de l'Est qu'on appelait à l'époque « Le Doubs ». Cette province était constituée d'une myriade de villages. « Montrond » était le nom du lieu où tous mes ancêtres

avaient vu le jour. Il s'agissait d'une commune autonome, pas encore rattachée à la mégapole de Besançon et qui au plus, devait compter cinq cents âmes au début du XXe siècle.

J'avais choisi de m'y rendre en 1911 pour la fête patronale de la saint Georges, le dimanche 23 avril exactement. Je pensais en effet qu'il s'agissait là de la période la plus pittoresque pour rencontrer mes aïeux. Il s'agissait aussi d'éviter les affres d'un hiver trop rigoureux comme il en existait à cette époque.

Le voyage durait trois heures, ce qui me convenait à merveille. Le billet, plutôt cher, comprenait une arrivée à la gare de Rivotte, puis une liaison connexe Besançon-Montrond à bord d'un train d'époque appelé « tacot ». Même si je me voyais mal passer plus d'une heure trente dans ce poussif et antédiluvien moyen de transport pour parcourir les derniers vingt kilomètres, je me disais que ce serait une approche authentique avant d'arriver sur les terres de mes ancêtres d'autant que je n'avais demandé au voyageur aucune autre option supplémentaire afin de garder mon séjour le plus vierge possible.

Pour des raisons pratiques, les voyageurs étaient tenus de fournir des vêtements d'époque ainsi qu'une panoplie d'objets utiles au voyage. La fameuse oreillette K2L faisait bien entendu partie du bagage. K2L était l'acronyme de « kit linguistique local ». Il permettait à tout un chacun de communiquer sans barrière avec les autochtones, y compris dans les langues mortes telles que le patois Franc-Comtois du XXe siècle dont la maîtrise semblait indispensable.

J'ai donc embarqué à bord du tempospace n° 52663, le plus proche de mon domicile (situé à deux pas de l'aérospatiale de Paris), sorte de gigantesque gare de triage aux destinations multiples où l'on affrétait des capsules en fonction, non pas uniquement de la destination d'arrivée, mais aussi de la tranche temporelle choisie.

- Confirmez-moi la date de votre arrivée, monsieur ? m'avait demandé le contrôleur temporel.
- 23 avril 1911.

J'ai lu de la surprise sur son visage. Il m'a fait répéter pour être sûr de ne pas faire d'erreur d'aiguillage car ce n'était pas habituel pour lui de programmer la machine à une époque si récente. J'étais d'ailleurs le seul voyageur dans la capsule, preuve que le XXe siècle ne devait intéresser que des hurluberlus comme moi !

- Cap sur Montrond en 1911 donc, et bon courage à vous ! m'avait-il lancé juste avant le départ avec un sourire sardonique.

Bon courage ? Pourquoi donc une telle formule pour affronter une année sans guerre ni trouble majeur ? Je me demandais pourquoi cet employé m'avait glissé cette phrase expresse. Je n'ai pas eu le temps de cogiter davantage que déjà le temps m'aspirait et que je commençais à m'assoupir. Le parcours temporel commençait. Dans trois petites heures, je serai fixé sur ma destination.

* * *

J'étais arrivé vers sept heures du matin dans ce Besançon du début du XXe siècle. Le petit train de campagne qui allait me conduire jusqu'à Montrond puait le charbon, la suie et la graisse de moteur. Bien que l'air soit étonnement plus pur qu'à mon époque, la fumée de la locomotive alourdisait l'atmosphère d'une poussière d'escarbilles incommode pour les bronches. Nous traversions la campagne à une lenteur de tortue voire même d'escargot, situation qui permettait de regarder les vaches alors que j'avais toujours cru que c'étaient elles qui regardaient les trains passer !

J'étais assis sur un banc où d'inconfortables lattes de bois servaient de sièges. Par bonheur, une jeune fille d'environ vingt-ans (que je trouvais fort mignonne) s'était assise à mes côtés et compensait à elle seule les secousses incessantes du wagon qui me réduisaient le derrière en compote. Même si ses vêtements étaient dépourvus de toute suggestivité d'ordre charnel (seules les chevilles et le haut du cou étaient découverts !), je devinais des formes très agréables et correspondant plutôt bien aux critères sensuelles de mon époque. J'ai engagé une conversation très courtoise avec elle car je devais coller aux mœurs pour ne choquer personne. Clémence me disait se rendre pour deux semaines chez sa sœur pour la « fête de Montrond ». Elle avait un accent hallucinant (quatre ou cinq fois plus « affirmé » qu'un Suisse d'aujourd'hui), ce qui gâchait un peu ma bonne impression sur elle mais ne la rendait pas plus laide ! Grâce à mon K2L (logé de manière invisible au creux de l'oreille) qui traduisait en temps réel les mots inconnus, je comprenais ce qu'elle me disait sans faire le précieux ou l'ignorant. Je pensais même que si je mettais en œuvre mes talents de Don Juan, j'avais des chances de mettre cette fille dans mon lit avant la fin du séjour, ce qui donnerait un peu de piment à mon voyage...

Nous avons donc bavardé durant ce trajet interminable en tacot. Bizarrement, je ne sentais plus ni la fumée, ni les poussières s'échappant du tender mais j'avais au contraire le sentiment de flotter tant je trouvais l'ambiance de ce wagon agréable. Un mélange de senteurs florales envahissait le convoi et un

paysage très vert défilait autour de nous. J'étais un peu comme un New-Yorkais qui revenait faire un tour du temps des cow-boys de la conquête de l'ouest.

Nous sommes arrivés devant la gare de Montrond sous les sifflements stridents du freinage de la locomotive. La machine semblait éteinte. De la vapeur sortait de partout. Des bielles coulaient une graisse noirâtre comme les crachats d'un mineur. Nous sommes descendus sous l'œil détendu du contrôleur qui vérifiait l'état des roulements avec le chauffeur. Les gares se ressemblaient toutes : toits à deux pans avec fenêtre ronde percée sur les pignons, modeste quai de déchargement, petites excroissances latérales de plain-pied servant de toilettes ou de local technique et étage habitable. S'ajoutait parfois une halle marchandise avec aigüillage où s'entassaient fagots bien secs, tonneaux de vins, sacs à patates et un bric-à-brac fait de paniers en osier, de ferrailles et de besaces en toile de jute.

Cinq autres passagers venaient de poser pied à terre. Il y eut quelques embrassades sur le quai mais personne ne semblait attendre Clémence. Nous nous trouvions désormais sur le pas de porte de la gare, côté village. Clémence était vraiment mignonne ; elle devait avoir à peine la vingtaine et portait une robe claire et un chemisier du dimanche. Je ne comptais pas m'en éloigner, même si elle semblait impatiente de rejoindre sa famille. Elle m'a demandé ce que je comptais faire et je lui ai répondu que je me rendais au domicile d'Augustin Morel.

– Augustin Morel, avez-vous dit ?

J'ai confirmé d'un hochement de tête.

– Ça alors ! Augustin est mon oncle ; c'est chez lui que je me rends !

J'ai marqué un temps d'arrêt, surpris que le destin arrange à ce point ma tentative de conquête féminine. Cependant, si Clémence était la nièce d'Augustin qui était lui-même mon aïeul en ligne directe, cela voulait dire qu'elle était la fille de Marthe, la sœur d'Augustin, morte l'année suivante, et qu'elle avait pour frères Thomas et Léon, tous deux décimés dans les tranchées de Verdun à l'âge de 21 ans... Bref, cela signifiait surtout que Clémence et moi avions le même sang dans les veines et qu'aucune escapade libidineuse n'était envisageable pour des raisons de dérèglements temporels ultérieurs. Pour une fois que la fille à conquérir était belle à mourir, je découvrais que notre parenté commune interdisait tout ébat. Quelle guigne !

– Vous connaissez donc Augustin ? m'a-t-elle lancé alors que je me perdais dans les méandres de ma généalogie.

J'étais embarrassé par la question. Que pouvais-je bien répondre ? « Non, je le connais pas personnellement mais comme je suis son arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils et que je viens du futur, il va me recevoir avec grand plaisir ».

– Je viens de la part de Vivien, ai-je bredouillé dans le feu de l'action.

Le prénom en question m'était revenu soudainement car je connaissais heureusement la branche généalogique de cette époque sur le bout des doigts. Vivien était le fils d'Augustin et donc le cousin germain de Clémence. Pourquoi avais-je donné son prénom ? Sans doute à cause de cette photo sur laquelle il posait en uniforme de l'armée et qui était parvenue jusqu'à moi. J'avais son visage en tête et lui au moins, je pourrais le reconnaître parmi les autres.

– Ça tombe à merveille, a enchaîné Clémence. Vivien est arrivé hier au soir chez Augustin. Vous pourrez vous voir !

La cata ! Si le fameux Vivien était là aussi, je n'aurais plus qu'à improviser...

– Il est venu en voiture, commentait Clémence avec fierté. Je ne sais plus le modèle exact mais c'est la première de ce genre qu'on verra au village. Il m'a promis d'en faire un tour avec lui dans les rues. Vous viendrez avec nous j'espère ?

J'ai marmonné que je serais enchanté de me joindre à eux, même si cette idée me paniquait au plus haut point. Qu'allais-je inventer comme bobard pour faire passer ma visite surprise ? Que pouvait bien trouver à dire un inconnu à une famille qui ne le connaissait pas du tout ? Révéler la vérité était manifestement impossible au risque de passer pour un fou ! Il faudrait improviser sans délai car dans quelques minutes, tandis que nous approchions de l'église au majestueux clocher, j'allais me retrouver au milieu d'un clan familial (le mien !), complètement ahuri, avec le risque certain de me faire expulser si on découvrait mes mensonges ou celui de recevoir un bon coup de poing dans la face comme cela se faisait à l'époque pour régler les différends et punir les menteurs...

À SUIVRE...

Retrouvez la suite de cette nouvelle dans le prochain bulletin municipal ou dès maintenant sur :



www.herve-perton.doomby.com

onglet « de vous à lui » puis « page spéciale »